

L'ARC

scène
nationale
Le Creusot



NOS ESPACES DE LIBERTÉ

PREMIER VOLET :
SOUS L'EAU QUI DORT

DU 3 OCTOBRE 2025
AU 24 JANVIER 2026

Commissariat Capucine Buri
Livret d'exposition

NOS ESPACES DE LIBERTÉ

La programmation arts visuels sur l'ensemble de la saison 2025-2026

Commissariat : Capucine Buri

La saison d'expositions de cette année s'appuie sur une réflexion de Félix Guattari et Gilles Deleuze autour de deux formes d'organisation du monde qui coexistent, s'entrelacent, voire se transforment l'une en l'autre au sein même de notre société. D'un côté, l'espace strié délimite des zones structurées, normées et organisées selon des logiques de contrôle. De l'autre, l'espace lisse désigne des environnements non hiérarchisés, ouverts, propices à l'expérimentation. À partir de là, l'enjeu est d'interroger la manière dont les artistes s'emparent des espaces interstitiels entre ces deux régimes — d'ouverture et de restriction — pour y mettre au jour des potentiels émancipatoires. Dans notre système contemporain, marqué par des logiques de domination toujours plus diffuses, nos corps et nos gestes ne sont plus les seuls à subir un contrôle : nos esprits sont à leur tour assujettis. Le pouvoir tend à « strier » les pensées, les affects, les désirs et les comportements : une forme de psychopouvoir qui se déploie à travers les normes sociales, le marketing, l'information disponible.

Comment, dans ce contexte, espérer préserver une subjectivité affranchie de ces injonctions ? Comment continuer à ménager des zones de liberté capables de résister à l'emprise de la norme ?

PREMIER VOLET : SOUS L'EAU QUI DORT

Avec les œuvres de : Majd Abdel Hamid, Carla Adra, Marina De Caro, Cyprien Gaillard, Ariane Loze, Elliott Paquet, Jordan Roger, Liv Schulman, Maeva Totolehibe, Chloé Viton

L'exposition se présente comme une cartographie de démarches visant à retrouver de l'agentivité dans les failles d'un système sourd aux notions de subjectivité et de liberté située. Car il ne s'agit pas de revendiquer une liberté universelle abstraite, mais une liberté qui prend en compte les réalités individuelles et spécifiques, et les logiques de domination qui affectent chacun et chacune de manière différente. Tout comme le pouvoir opère de manière insidieuse, il est possible de lui opposer des résistances subtiles : imaginer de nouvelles cosmogonies, réviser des récits prétendument universels, privilégier le collectif à l'hyperindividuel, revendiquer la lenteur en opposition à la productivité et à la standardisation, nommer dans une perspective performative des maux contemporains invisibilisés. En usant du cynisme, de la poésie ou de l'humour, les artistes s'inscrivent dans un objectif de désarmement du réel afin de le reconstruire depuis des positions situées et d'en esquisser des alternatives, sensibles à la diversité des existences et des réalités.

Sous l'eau qui dort couvent des revendications latentes, des voix réduites au silence qui transforment leur marginalité imposée en terrain de résistance secret. C'est ici qu'est en train de se construire la contestation du système actuel et l'émergence d'une société plus libre et inclusive.



Capucine Buri
Commissaire d'exposition

Capucine Buri est travailleuse de l'art et évolue dans le champ de l'art contemporain à travers la curation d'expositions, la médiation et la critique d'art.

Après des études en management culturel à Sciences Po Lyon, puis dans le champ de l'art contemporain à Paris 8, elle réalise des missions de curation auprès du CAC La Traverse d'Alfortville, de médiation à la Bourse de Commerce et à la Fondation Fiminco, et accompagne des artistes dans des projets d'écriture.

Cette pluralité d'entrées dans le champ de l'art contemporain éclaire sa conception de la curation : la transmission du travail des artistes et la manière dont leurs pratiques sont reçues par le public en constituent le fil conducteur. Sensible aux questions sociales contemporaines et à la manière dont les artistes s'en saisissent, elle conçoit ses expositions comme des cartographies de voix, de récits et d'idées, où la diversité des approches reflète celle des réalités individuelles. Elle défend le décroisement des pratiques artistiques et valorise tout particulièrement les projets qui se situent à la croisée des arts visuels, des arts vivants et de la mode.



Majd Abdel Hamid

Son, this is a waste of time, 2020

Broderie

1

Son, this is a waste of time : ce sont les mots de l'artisane à qui l'artiste a demandé de réaliser l'œuvre présentée dans l'exposition, lorsqu'il lui a exposé son projet. Cette phrase qui signifie « Mon fils, c'est une perte de temps » est devenue le titre d'une série entière de travaux de l'artiste palestinien Majd Abdel Hamid. C'est précisément cette « perte de temps » que l'artiste recherche dans sa pratique. Sa technique, hommage à la broderie traditionnelle tatreez, est extrêmement chronophage : certaines pièces demandent plus de 400 heures de travail pour tisser des points de croix, le plus souvent en fil blanc sur fond blanc, ce qui rend l'exercice encore plus exigeant.

Les broderies présentent parfois des motifs abstraits, évoquant les enjeux territoriaux et politiques de sa région d'origine, ou aucun motif ; l'importance réside dans le processus même, une attention pure à l'encontre des principes d'efficacité et d'utilité. L'artiste voit dans ce temps consacré à ce geste répétitif et minutieux une opportunité pour l'introspection, le rêve et l'imagination – des pratiques de résistance dans un système productiviste. La tension entre cette technique héritée d'un savoir-faire traditionnel vieux de plus de 3 000 ans et les réflexions issues du désarroi contemporain face à la perte de sens et aux horreurs du monde est saisissante. Face au refus rationnel



Majd Abdel Hamid,
Son, this is a waste of time, 2020
Broderie de fils de coton sur coton
© Majd Abdel Hamid
Collection Frac Franche-Comté

de l'artisanne de répondre à cette commande jugée insensée, Majd Abdel Hamid a choisi de prendre en main la réalisation de l'œuvre lui-même et a initié en 2015 cette série de travaux, qui compte aujourd'hui plus de cent pièces. Dans un geste presque rituel, il brode ces minuscules fragments de tissu, dont l'humilité réside aussi dans l'impossibilité de deviner le temps, le savoir-faire et la précision nécessaires à leur réalisation. À l'opposé de la grandiloquence et de la démesure contemporaines, Majd Abdel Hamid accomplit une prouesse qui ne se révèle qu'à ceux capables de lui accorder l'attention qu'elle mérite.



Carla Adra

Gantophonie, 2020

Installation

2

Carla Adra, par le biais d'installations et de performances, se fait passeuse de voix et de récits oubliés ou laissés en marge des discours dominants. Sa pratique repose sur une cartographie d'influences ; entre luttes politiques, mémoire collective et histoire personnelle, elle puise dans les récits individuels pour mieux les faire entendre.

Avec *Gantophonie*, œuvre réalisée à l'occasion d'une exposition sur les utopies sociales à la Kunsthalle Mulhouse, Carla Adra a souhaité mettre en parallèle l'histoire de l'activiste écologiste Solange Fernex et le rapport intime que les femmes de sa famille entretiennent avec la terre. Figure majeure de la lutte antinucléaire, Solange Fernex a consacré sa vie à défendre une vision de la nature comme une force plus vaste que nous, exigeant respect, sensibilité et responsabilité. Dans une des nombreuses interviews que Carla Adra a visionnées pour nourrir ce projet, Solange Fernex évoque l'eranthis, une petite pousse capable de fleurir à travers la neige. Inspirée par cette image de résistance et par les pratiques des femmes de sa famille, l'artiste a conçu un bouquet de gants de jardin rouges dressés comme des mains levées en signe de protestation. Reliés par des tuyaux d'arrosage formant un réseau racinaire, ces gants fleurissent dans l'espace d'exposition et diffusent des voix, invitant le public à se déplacer pour les écouter.



Carla Adra, *Gantophonie*, 2024,
8 gants de Bassan en latex, résine
époxy, composants électroniques,
haut-parleurs, tubes pvc, pièce
sonore en boucle de 8 pistes.

© photo : Émilie Vialet
Courtesy de l'artiste
et Galerie Valeria Cetraro

Ces voix sont celles des enfants d'une amie de l'artiste, sensibilisés aux questions écologiques par l'histoire familiale marquée par les dangers du nucléaire. Ils entonnent un chant d'action écrit par Adra, nourri des combats de Solange Fernex. Si ces voix enfantines touchent par leur innocence, elles évoquent aussi la transmission d'une mémoire militante et la capacité des générations futures à reprendre le flambeau.



Marina De Caro, *Binarios, lenguaje secreto 1*, 1996-2023, photographie

Œuvre conçue dans le cadre
d'un projet de défilé de mode

Studio photographique : Marcos Lopez

Collection Frac Franche-Comté

Marina De Caro

Binarios, lenguaje secreto 1, 1996-2023

Binarios, lenguaje secreto 4, 1996-2023

Photographies

3

La place du corps, de sa relation avec les autres et dans l'espace, est centrale dans la pratique de Marina de Caro. Née en 1961 sous la dictature militaire argentine, sa démarche est inséparable de son engagement politique porté par des engagements libertaires et féministes. Si elle s'est engagée dans de nombreux projets de transmission à des artistes et des jeunes tout au long de sa carrière, sa pratique en elle-même relève de l'activisme et de l'expérimentation sociale en faveur d'un corps libre affranchi des contraintes, physiques comme mentales.

Sa série de photographies *Binarios, lenguaje secreto* (Binaires, langage secret) est issue d'une de ses premières performances, *Ánima sensible*, réalisée en 1996 à Mar del Plata. Pour cette œuvre, elle conçoit des costumes noirs et blancs couvrant intégralement les performeurs et performeuses, leurs visages masqués comme pour souligner l'universalité de leurs gestes. Habillés de formes géométriques, ils sont invités à interagir, à composer de nouvelles figures rendues possibles par leurs rencontres. L'artiste révèle la possibilité de dépasser une géométrie imposée pour en inventer une nouvelle, née de l'association des corps. De manière métaphorique, elle illustre la capacité à s'affranchir de normes et de codes rigides pour imaginer d'autres manières d'exister. L'enjeu est de passer de la forme unique à la forme partagée, et du corps isolé au corps collectif. Dans un contexte où sont bridées les possibilités de se vêtir, de se mouvoir ou de relationner avec les autres, libérer le corps devient un acte politique qui ouvre la perception et permet à d'autres réalités d'advenir.



Cyprien Gaillard

Real Remnants of Fictive War VI, 2007

Photographie

4

Cyprien Gaillard explore les traces laissées par l'histoire et l'action humaine sur les paysages, les architectures et dans la mémoire collective. Il développe une recherche sur l'entropie, selon laquelle toute structure, qu'elle soit naturelle ou artificielle, est destinée à se désagréger et à retourner au chaos. Ainsi transparaissent la vanité des ambitions humaines et l'inéluctable retour à la nature. Son travail met en lumière cette fatalité tout en explorant le potentiel poétique et esthétique des ruines du présent et du futur. Il intervient dans ces espaces de diverses manières, transformant les lieux pour interroger le geste humain et mettre en évidence la tension entre la beauté et l'horreur qui se dégagent de la destruction.

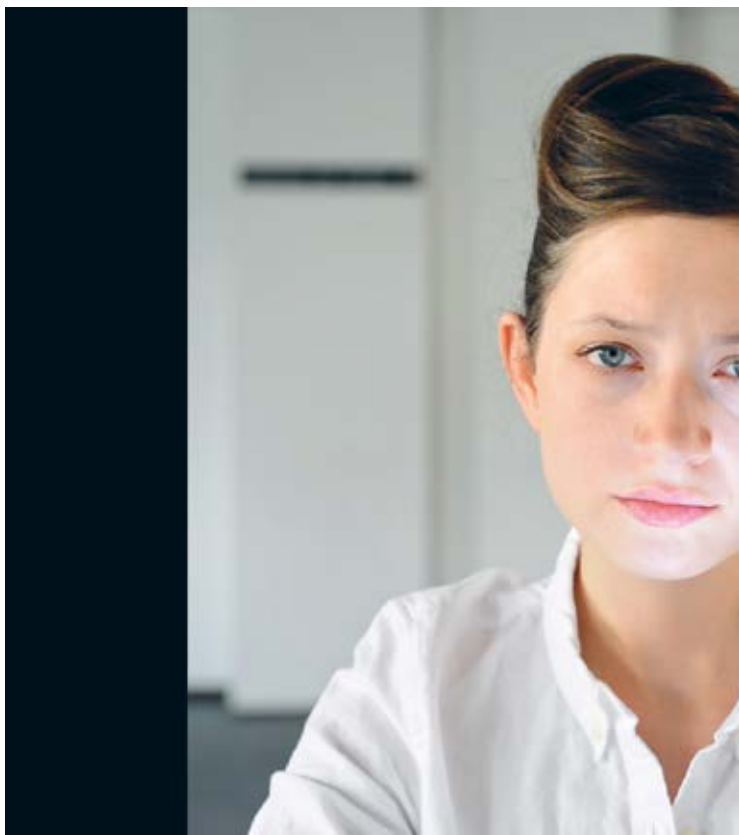
La photographie *Real Remnants of Fictive Wars VI* fait partie d'une série où des nuages de fumée se forment et se dissipent dans des environnements partageant tous le mystère de leur apparition. Ces nuages sont en réalité produits par des extincteurs déclenchés par l'artiste, dans la lignée de pratiques issues du mouvement du *Land art*. Cyprien Gaillard recrée artificiellement des phénomènes naturels pour perturber notre lecture de l'image et questionner l'origine de ce souffle éphémère. Sur la photographie issue de la sixième vidéo de la série, le paysage est d'une sérénité absolue : la mer et les montagnes se dessinent au loin, tandis qu'au



Cyprien Gaillard,
Real Remnants of Fictive War VI, 2007
Photographie Impression lambda
© Cyprien Gaillard
Collection Frac Franche-Comté

premier plan, un chemin de cailloux s'enfonce dans l'eau, d'où s'élève un nuage de fumée flottant à la surface, évoquant une explosion sous-marine récente.

Si l'acte de l'artiste pourrait être considéré comme une forme de délinquance, il se dégage néanmoins une certaine poésie de ce paysage dont la sérénité a été mystérieusement troublée, et du présage d'une *fictive war* (guerre fictive) à venir. Placée à la fin de l'exposition, cette œuvre pourrait symboliser ce qui se joue sous l'eau qui dort : des bouillonnements de consciences et de revendications souterraines, silencieux mais prêts à émerger et ébranler la surface au moment opportun.



Ariane Loze

L'Ordre intérieur, 2015

Vidéo

5

Ariane Loze interroge les normes sociales et les structures de pouvoir à travers des vidéos performatives où elle incarne elle-même tous les personnages, tout en assumant l'intégralité de la production de ses œuvres, de la réalisation à la régie son. Sa pratique explore la marchandisation de l'art, l'élitisme superficiel des discours intellectuels et, plus largement, l'impact du capitalisme tardif sur les individus.

L'Ordre intérieur est un film dystopique – mais étonnamment proche de la réalité – qui montre une société devenue prison, où le libre arbitre et la subjectivité ont été éliminés. Le début du film plonge dans les dédales d'une administration tentaculaire : une femme y erre sans connaître ni son chemin, ni la raison de sa présence, ni les personnes qu'elle croise. On découvre progressivement qu'elle évolue dans une société où chaque individu doit se soumettre à des examens de conformité, destinés à prouver qu'il maîtrise et peut réciter un certain code de conduite : *l'ordre intérieur*.



Ariane Loze, *L'Ordre intérieur*, 2015.
Projection vidéo HD, son, couleur,
10'58 »

© Ariane Loze. Courtesy of the artist
and Galerie Michel Rein Paris | Brussels

Toutes les personnes que rencontre la protagoniste — toutes portant son visage — affichent des sourires artificiels et froids, presque effrayants. La multiplicité des identités incarnées par Ariane Loze confère à la vidéo un caractère schizophrénique, révélateur des dilemmes internes complexes auxquels chacun peut être confronté dans un monde chargé de contradictions. Son jeu neutre, associé aux propos glaciaux échangés par les personnages et aux décors minimalistes dans lesquels ils évoluent, accentuent notre décontenancement, rendant impossible tout repère humain, émotionnel ou sensible, comme si ceux-ci s'étaient dissipés des corps et de la société toute entière.



Elliott Paquet

KM&M'S, 2022

Sculpture

Sous le bois, 2021

Peinture

Fear in a Generous Field, 2022

Sculpture

6

La pratique d'Elliott Paquet associe artisanat traditionnel et esthétique industrielle : la tension entre techniques et matériaux, tels que le bois et l'aluminium, est centrale dans son travail, qui interroge la place de l'humain et de son geste dans les objets contemporains et leur production. Les œuvres exposées appartiennent à une série qu'il a initiée autour du film *Pinocchio* réalisé en 1940, qui incarne le passage des studios Disney de méthodes artisanales à des procédés industrialisés, privilégiant l'efficacité au détriment du geste humain.

Dans *KM&M'S*, une déconnexion se joue entre le motif représenté et la maîtrise rigoureuse nécessaire à sa réalisation. La sculpture, exécutée avec une grande précision et ornée d'incrustations métalliques rappelant les codes des objets précieux, représente en réalité des chaussures de dessin-animé Disney, cartooniques et grotesques. Le personnage de *Fear in a Generous Field* illustre cette même ambivalence. Composé d'un corps en forme de fourche, rappelant le travail manuel, sa réalisation exige une virtuosité technique, tandis que sa tête, avec des yeux maladroits surmontés d'un chapeau à moitié déchiré, lui confère une naïveté presque pathétique. À la vue de ce drôle de personnage, on oscille entre pitié et admiration pour le savoir-faire accompli.



Eliott Paquet, *KM&M'S (Shoes)*
noyer, cuir, aluminium, quincaillerie
2022

Sous le bois montre un paysage qui pourrait évoquer un décor de Disney. Baigné de lumière, ce sous-bois présente néanmoins de vastes zones d'ombre qui lui confèrent une atmosphère inquiétante, comme si son apparence féérique dissimulait une réalité plus sombre. Réalisée à l'aérographe, cette peinture reprend une technique alors nouvellement utilisée chez Disney pour son efficacité. Appliquée aux formats minuscules d'Eliott, elle devient toutefois une contrainte, car peu adaptée à de si petites surfaces. De façon ironique, l'artiste mobilise ainsi un savoir-faire exigeant, presque artisanal, pour détourner l'usage initial de cette technique destinée à gagner du temps.



Jordan Reger, *Hell Soon 3: Babylon, lets doom the world together!*
Dessin numérique imprimé sur toile
chenille, 2025, Paris.

Jordan Roger

For you, I'll reduce castles to ashes #01,
2025

Faïence blanche émaillée

Mes quatre Cavaliers de l'Apocalypse,
2024

Broderie

Hell Soon 3: Babylon, lets doom
the world together!, 2025

Dessin numérique

7

Puisant leurs sources dans la culture pop, les dessins animés et les contes qui ont bercé notre enfance, les œuvres de Jordan Roger Barré détournent et malmènent les codes normatifs et les récits standardisés qui ont insidieusement façonné nos imaginaires. Sous leurs couleurs pastels et leurs scénarios en apparence innocents, ces fictions imposent toutes un modèle unique : celui de l'hétérosexualité, du mariage, de la reproduction et de la consommation. L'artiste démonte ces mythologies en retournant leurs codes contre elles-mêmes : son univers, kitsch et parfois grotesque, détourne les personnages archétypaux de Walt Disney pour en faire des figures queer, hybrides, extraterrestres ou monstrueuses, autant d'identités marginalisées qui revendiquent leur colère contre un système oppressif. Les titres de ses œuvres annoncent, avec humour et provocation, un projet de renversement du monde tel qu'il est au profit d'une société libre et tolérante.

Dans *For you, I'll reduce castles to ashes*, le château féérique s'embrase, image d'une forteresse idéologique qui a longtemps enfermé les petites filles dans un avenir synonyme de soumission et d'assignation. Dans *Mes quatre cavaliers de l'Apocalypse*, l'artiste revisite la légende biblique en incarnant ces personnages par une sirène, un extraterrestre brandissant un cocktail molotov et d'autres créatures indéfinissables évoluant sur un fond aux couleurs LGBTQIA+. Selon le titre complet de l'œuvre, leur mission est de venger celles et ceux trop souvent martyrisés. On peut imaginer que ces cavaliers et cavalières avancent vers la Maison Blanche en proie aux flammes de *Hell Soon 3: Babylon, lets doom the world together!* où surgit la Bête de l'Apocalypse, dans une mise en scène apocalyptique où les feux d'artifice en arrière-plan célèbrent déjà l'effondrement du système.



Liv Schulman

A Somatic Play, 2025

Vidéo

8

Liv Schulman, artiste et réalisatrice argentine, explore les rapports entre corps, pouvoir et société à travers des fictions filmées, des séries télévisées, des performances et des installations. Elle se sert des codes des médias populaires, tels que les séries télévisées, les formats publicitaires ou fictionnels, pour interroger les représentations de genre, d'identité et les hiérarchies sociales. En ayant recours à ces dispositifs familiers, elle rend visibles les logiques de contrôle qui s'inscrivent dans les comportements et les gestes quotidiens.

Dans *A Somatic Play*, Liv Schulman imagine une fiction qui met en scène la somatisation des mécanismes du pouvoir, montrant comment celui-ci s'infiltré jusque dans nos corps. Dans les rues de Mexico City, elle incarne six agents de douane chargés de contrôler, à la place de marchandises traditionnelles, des types de flux particuliers et invisibles : le désir, l'anxiété, l'érotisme. Ici, les émotions, au même titre que n'importe quel bien, devraient être déclarées à l'État, comme si elles détenaient désormais une valeur économique. Avec sarcasme et ironie, Liv pointe les dérives d'un pouvoir ultra dilué aux prérogatives et aux limites de plus en plus indistinctes qui s'infiltré jusque dans notre intimité. Notre chimie intérieure elle-même devient, d'après les propos des douanières, sujette à contrôle :



Liv Schulman, *A Somatic Play*, 2025
Video 4k couleur 32 min.
© Adagp, Paris, 2025

“Le désir dehors, les comprimés dedans”. Cette tendance à la médication excessive, qui cherche à réguler artificiellement les émotions, permet de conserver une emprise sur les comportements individuels et esquisse un horizon dystopique : elle étouffe les voix dissidentes et affaiblit la pensée critique.

Avec un humour et une ironie grinçante qui imprègnent ces situations absurdes et décalées, le film de Liv Schulman nous permet de prendre conscience de la façon dont nos corps sont les vecteurs visibles, les véritables médias des structures sociales et politiques.



Maeva Totolehibe

Partition du réel, 2017-2025

Take Me With You, 2024

Les Soupirantes, 2023

Solace, 2023

Installations

9

L'écriture, et en particulier la forme du récit, sont centraux dans l'œuvre de Maeva Totolehibe, qu'elle décline sous la forme d'installations, de textes, de performances. Comme outil de survie et moyen de résistance, le langage permet d'exprimer des réalités tout en détenant le pouvoir de les transformer. Dans son livre *Solastalgie* (en libre consultation dans le coin lecture), elle écrit : « Nos manières de raconter le monde forment autant d'amorces à sa métamorphose. »

Dans cette perspective, *Take Me With You* invite à se créer sa propre échappatoire face à la tristesse du réel. S'inspirant des amateurs de fan-fiction, qui réécrivent des productions médiatiques pour les adapter à leurs désirs, Maeva imagine la possibilité de choisir ce que l'on veut voir depuis sa fenêtre : ici un paysage idyllique aux couleurs acidulées, permettant de se projeter dans un ailleurs. Le caractère ouvertement factice de cette vue rappelle néanmoins la fragilité de cette projection et la réalité qui persiste derrière, incompatible avec l'épanouissement de bien des identités.

Sous une autre forme, *Les Soupirantes*, voix mystérieuses venues des souterrains, attirent notre attention et nous invitent à tendre l'oreille pour écouter des récits incitant à imaginer des réalités alternatives et à œuvrer pour les faire advenir. *Solace* matérialise ces souhaits : réalisée à partir de fonds de cierge récupérés dans des paroisses



Maeva Totolehibe, *Take Me With You*, 2024, vue d'exposition au centre Wallonie-Bruxelles, vidéo d'animation, bois, ciment, céramique, tissus

de Franche-Comté, cette table est le fruit et le témoin des nombreuses prières à l'origine de ces cierges fondus. Elle abrite en son sein une *fallopia japonica*, plante envahissante symbole de la toute-puissance de la nature, capable de fragiliser les constructions humaines : elle s'infiltré à travers le béton et brise les fondations des bâtiments. L'exposition se clôture sur le projet *Partition du réel*, initié en 2018, dans lequel l'artiste énumère ce qui la rattache au présent et lui permet de se sentir exister. En rendant tangible le quotidien, elle oppose à l'effacement du monde une tentative de réenracinement.



Chloé Viton

Oxygène, 2022

Installation

10

Chloé Viton imagine, à travers sa pratique de l'installation, de la sculpture et de la performance, de nouvelles cosmogonies qui mettent en valeur d'autres visions du monde et de son histoire. En mettant à l'honneur des croyances alternatives et subalternes, elle remet en cause l'universalité supposée des mythes dominants et propose de nouveaux cadres narratifs, nourris à la fois de croyances ancestrales, de théories scientifiques et d'imaginaires futuristes.

À l'origine de son œuvre *Oxygène* se trouve la théorie de la soupe cosmique primitive, selon laquelle le monde se serait formé grâce à l'assemblage aléatoire de six éléments chimiques : le carbone, l'hydrogène, le potassium, l'azote, le magnésium, le phosphore. À travers différentes œuvres et performances, Chloé donne corps à ces éléments, dotés chacun d'une apparence, d'une personnalité et d'une histoire propre. Leurs costumes sont minutieusement travaillés à partir de matériaux hétérogènes – latex, textiles, cheveux synthétiques, résine, cire, faux ongles... Ces créatures, ni genrées ni véritablement humaines, évoluent au sein d'un répertoire futuriste queer et multi espèces qui échappe aux classifications.



Chloé Viton, détails installation
Oxygène, velours, cheveux synthétiques,
céramique, paraffine. Aperto,
Montpellier, 2022.

L'oxygène, bien qu'il ne fasse pas partie des six éléments de la soupe primitive, demeure essentiel à l'apparition et à l'interconnexion de cette cosmogonie. L'artiste l'incarne sous les traits d'un personnage sombre, à la chevelure bleue et à la robe de velours, conçu d'abord comme le narrateur de cette communauté. À l'occasion de l'exposition à L'arc, *Oxygène* s'extrait de cette fonction pour prendre consistance en tant qu'individu. Assise en tailleur, en posture de sage, cette silhouette tient un organe en céramique qui alimente d'autres formes par des artères de plastique. Sentinelle de ce système autonome, *Oxygène* apparaît comme l'origine possible de nouvelles formes de vie. Une performance présentée au cours de l'exposition permettra d'en découvrir davantage sur cette figure, lorsqu'elle se confrontera à son double.

Les rendez-vous

Offerts sur inscription en billetterie

Vendredi 3 octobre à 18^H30	Vernissage et performance culinaire de Camille Moulin
Samedi 4 octobre à 18^H	Visite guidée
Mardi 21 octobre à 18^H30	Visite guidée
Samedi 15 novembre à 18^H	Visite guidée
Jeudi 27 novembre à 18^H30	Visite guidée
Dimanche 30 novembre à 11^H30 et 13^H30	Visite parent-enfant dans le cadre du dimanche des familles
Mardi 9 décembre à 18^H30	Visite guidée
Samedi 10 janvier à 11^H	Visite guidée
Samedi 24 janvier à 16^H	Visite guidée Performance de Chloé Viton

La suite

Deuxième volet

Du samedi 21 février au samedi 30 mai 2026

Vernissage samedi 21 février à 16^H

Programmation en cours

L'arc, une scène nationale

Avec une ligne de force qui s'articule autour de la famille et de l'interdisciplinarité, L'arc – scène nationale Le Creusot se projette comme un espace public de dialogue, de rencontre et de décloisonnement, où les arts vivants dialoguent avec les arts visuels, où chacun peut s'approprier et malaxer les matières artistiques, les pratiquer, les partager. L'un des axes de programmation en spectacles vivants et en arts visuels est de faire dialoguer les disciplines, de faire résonner les époques et les courants, de confronter les pratiques et les cultures, les origines et les destinations, les formes et les formats...

Deux salles de spectacle, une salle d'exposition, des espaces de convivialité, des partenaires solides pour des événements et temps forts décentralisés, des moyens consacrés aux recherches artistiques font de la scène nationale un terrain de jeu et d'expérimentation pour les artistes et les habitants du territoire et d'ailleurs.

Horaires d'ouverture de la salle d'exposition

- Mardi, jeudi, vendredi : 13^H30 – 18^H30
- Mercredi : 10^H – 12^H et 13^H30 – 18^H30
- Samedi : 14^H – 18^H
- Horaires étendus les soirs de spectacle

*Fermeture hivernale du 21 décembre
au 5 janvier inclus.*

Esplanade François-Mitterrand
BP 5 – 71201 Le Creusot cedex

Billetterie

03 85 55 13 11

billetterie@larcscenenationale.fr

Administration

03 85 55 37 28

larc@larcscenenationale.fr

En couverture : Maeva Totolehibe, *Take Me With You*, 2024,
vue d'exposition au centre Wallonie-Bruxelles, vidéo d'animation,
bois, ciment, céramique, tissus

larcscenenationale.fr
